

Présentation

Lignes brisées

Lysanne Langevin

Number 79, Winter 1998

Lignes brisées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Langevin, L. (1998). Présentation : lignes brisées. *Moebius*, (79), 5–6.

PRÉSENTATION

Lignes brisées

Ce numéro s'est révélé, un peu comme le papier du photographe trempé dans le bain d'acide. L'image se précise. Imperceptiblement. Puis de plus en plus clairement. Avec ses espaces d'ombre et de clarté. De flou aussi...

Ce numéro apparaît tel un cliché saisi sur le «vif» de notre époque, un portrait instantané de nos désirs et aussi de nos peines. Donc: un état présent qui aura surpris mes attentes. Sans me décevoir. La direction d'un numéro de revue trouve souvent l'essentiel de son plaisir dans cette torsion. Ce jeu de cache-cache où le texte sollicité se trouve là où l'on ne l'attendait pas, étranger au projet initial. L'inquiétude cédant graduellement la place devant la fascination.

La préoccupation formelle à l'origine de l'élaboration du numéro s'est graduellement estompée à mesure que rentraient des textes s'illustrant par leur lyrisme, la turbulence des sentiments. Si le titre de travail «Sans loi, ni lien», appelait la rébellion, le désordre, ce n'est pas dans l'écriture, sa forme ou ses formules que se sont logés les bris ou les ruptures. Mais plutôt à l'enseigne des liens affectifs disparus. Des cœurs brisés, désenchantés. «En grève» dirait Pierre Ouellet. Indifférents aux lois formelles ou institutionnelles, ces textes décrivent la dérive des sentiments.

L'écriture parle ici d'hérésie (Marc Vaillancourt), de marginalité (Jean-Claude Brochu et André Brochu), de personnages marginalisés (Pierrette Laperle) ou fantasmatiques s'échappant du réel (Anne Peyrouse). Évacuant le monde: «C'est le monde qui sort de moi» (Pierre Ouellet), avant d'en être avalés (Bérénice Einberg n'est pas loin de cette scène!). En rupture de ban, ces écrits présentent un côté rimbaldien. Du côté de l'enfance, «la cime noire de

nos quinze ans» (Germaine Mornard). Cette part de soi étrange, rebelle, insoumise qui se lève «pour tuer le jour» (Denis Vanier). Étrangère à toute concession et révoltée devant les «avaries» (Marcel Labine), devant «la dérision [qui] dilapide les liens» (Hélène Monette). En état de choc. Écorchée vive, cette écriture est viscérale et troublante parce que «tout ce que vous essayez d'écrire raconte cette histoire inconnue de vous» (Jean-Claude Brochu).

Textes parlant d'éclatements, d'errances (Pierre Ouellet), sinon d'êtres en peine (Germaine Mornard et Anne Peyrouse). **BALLOTTEMENTS** et **DÉSARROI**. La mort dans l'âme. Parce que larguée suite à la perte: une peine d'amour (Jean-Claude Daoust et Danielle Fournier); la disparition d'un être cher (Denise Desautels); un idéal sacrifié (Hélène Monette). Luttant corps à corps contre le dérisoire et l'arbitraire (Hélène Monette): «Avec tout ce qu'on nous demande de ne pas penser / l'épuisement et la négation sont des états continuels» (Jean-Marc Desgent). Expulsée dans le vide comme Icare dans la «vivante mort» (André Brochu). Soulagée, dans le vide qui «loin d'être fui, vous calmerait» (Jean-Claude Brochu).

Sans loi, ni lien. Rebelles et sans affiliation: «On ne passe pas son plein de vie» (Christine Palmieri). Ces textes rompent les amarres comme si l'on n'attendait plus Godot, parce que «rien ni personne ne revient» (Marcel Labine).

Alors que sourd la menace d'écrasement de ces années de plomb qui «pèsent comme un couvercle». Devant le désordre émotif: la vague de sens, la dé-mesure. Générations lyriques, ces textes se révèlent par leur attachement au sujet et leur fascination pour la mort... On assiste ainsi à un maelström d'émotions que plus tard on qualifiera de postmoderne.

Lysanne Langevin